L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 8 SEPTEMBRE 1863.

BUREAUX : No 73, rue de Chartres, Entre les rues Bienville et Conti

NOUVELLE-ORLEANS;
MARDI MATIN, 8 SEPTEMBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par G. E. Tyler—à la Bourse des Marchands, rue Royale, portant le No 73 de la Cour Provisoire des Etats-Unis, un lot de terre dans le Premier District, avec bâtisses et deux terrains même District, également bâtis.

Par le Shérif—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, un terrain vague dans le Troisième District.

Par Bernard Turpin—à 10 heures et demie, au magasin 93 rue de la Vieille-Levée, vins, eau de-vie, liqueurs, groceries, drogues &c.

Par E. Roger & Co—à leurs salles d'encan, à 10 heures, marchandises sèches par colis.

Par D. E. Morphy—rue des Magasins entre Gravier et Natchez 500 barils de farine.

Par W. P. Vincent, à midi, dans la rue de la Douane No 54—Coton.

Par R. Scott, à 10 heures, dans la rue des Magasins, No 54—Whisky eau-de-vie, café, thé, tabac &c.

Par J. B. Crozat, à onze heures, dans la rue Royale, entre les rues St-Louis et Conti—Meubles et cigares.

Par R. T. Montgomery, à 10 heures, au poteau 23, 2me District, petite jaune—A onze heures, dans la rue du Camp, No 94, huile de graines de coton, whisky, eau-de-vie, &c—à onze heures, dans la rue du Camp No 87, calèche particulière et harnais.

Par J. F. Boisseau, à onze heures, au coin des rues Magasins et Gravier—Jambons, épaules, farine, tabac, &c.

Par F. F. Trinchard, à 10 heures, à son magasin d'encan, rue Gravier, No 41—Sucre Gosson, bœuf mess, saucre, cognac, café, &c.

Relations fédérales avec la France

Opposition aux projets de Napoléon sur le Mexique.

(Extrait du New York *Times.*)

Notre gouvernement devrait se préparer immédiatement à la guerre avec la France. Il serait insensé de dire qu'une telle guerre est certaine, mais il serait dangereux et insensé d'agir comme si elle était impossible. Toute précaution, particulièrement dans les affaires nationales, est fondée sur l'appréhension ou le soupçon d'un danger prochain. Si nous attendons toujours que le péril soit sur nous avant de faire aucun préparatif de défense, nous serons toujours en retard. Il est impossible d'avoir une certitude absolue sur les intentions ou mouvemens hostiles des puissances étrangères. Nous devons agir d'après des indices, des tendances, et suivant les conjonctures auxquelles certains événemens peuvent donner lieu.

Le marin guide son navire en consultant le baromètre, bien qu'il ne le regarde pas comme un prophète infaillible de l'orage.

Si donc il est impossible de connaître le fait, nous avons cependant pas de doute sur la traité secret conclu ou en voie de se conclure entre Louis Napoléon et Jefferson Davis, traité par lequel la cession du Texas doit être reçue comme un équivalent pour la reconnaissance et pour l'assistance matérielle de la confédération rebelle. Le langage de la presse européenne, le ton des journaux, organes de l'empereur, les insinuations du *Moniteur*, indiquent assez clairement ses intentions d'intervenir dans nos affaires.

Personne ne suppose qu'il le fasse sans objet. Il a fait la guerre à l'Autriche "pour une idée" mais non sans avoir obtenu d'avance la promesse de cession de la Savoie comme le prix de l'indépendance de l'Italie. L'occupation du Mexique n'était son but de plaisir. Le drapeau français sur ce continent, et sa lettre au général Forey déclare que son objet est d'arrêter les progrès des Etats Unis et de fixer une limite à leur marche vers le Sud Ouest. Les intrigues de deux consuls français au Texas, l'un à un, pour détacher cet Etat de la Confédération et rétablir nominalement son indépendance, prouvent que même alors il avait des vues de ce genre sur l'Etat, et l'action hostile du gouvernement rebelle à la découverte de ses intrigues, le convaincquent qu'il serait plus facile d'acheter le Texas et d'avoir le bud pour l'aider à soutenir son titre que de prendre l'Etat avec l'énergie d'avoir pour ennemies les deux sections de l'Union.

Son occupation du Mexique, en outre, ne peut être assurée sans qu'il ait le contrôle ou pas le texte et de la frontière du Rio Grande. Les riches terres à coton du Texas et l'accès qu'il ouvre aux provinces minières qui sont une partie du prix qu'il cherche, sont d'autres avantages matériels formidables ajoutés aux considérations plus générales de politique d'état qui gouvernent sa conduite.

Ces raisons ne prouvent nullement que l'empereur des Français ait l'intention de s'emparer du Texas; mais elles suffisent pour engager notre gouvernement à agir comme s'il avait cette intention. Nous n'avons pas de troupes au Texas. L'Etat est tout entier dans les mains de la Confédération rebelle, qui peut le lui donner ou disposer comme son intérêt le requerront. Il faudrait remédier sans délai à cet état de chosses. Nous devrions avoir une flotte aux bouches du Rio Grande et échelonner 20,000 hommes sur les bords de ce fleuve. Il y a beaucoup de raisons pour que cela se fasse sans qu'il soit question des projets supposés de la France; mais la possibilité qu'elle ait des projets semblables devrait déterminer notre gouvernement à prendre immédiatement cette mesure.

Nous ne doutons pas que le ministre anglais ou au moins le premier ministre, ne favorise ces vues. Lord Palmerston est un zélé soutien de Louis Napoléon. Il est avec lui des relations intimes dans son esprit, et lui le premier a salué son avènement au trône impérial; il quitta le ministère parce qu'il avait accepté le coup d'Etat; ces relations de confidence intime ont connu une interruption avec l'empereur et toute sa politique est contraire à une juste soumission à ses vues et à ses volontés. Excepté dans l'affaire du canal de Suez, qui était en collision directe avec l'intérêt anglais, Palmerston a eu pour chef de file Louis Napoléon dans toute grande question de politique publique depuis le jour où il lui fut dans une mesure les destinées de la France. Il favorisera ses plans sur le Mexique et le Texas et ce qu'il fera en faveur de la Confédération du Sud, autant que les dispositions du peuple anglais et sa situation officielle le permettront. Il est probable que cela donnera lieu à la dissolution du cabinet anglais et il n'est nullement impossible qu'il soit remplacé par une collection d'hommes ayant une politique plus large et plus libérale.

Notre gouvernement ne pourra faire échouer ces plans qu'à la condition de prendre des mesures prompte et effectives. Il sera beaucoup plus aisé de garder le Texas que de le reconquérir après que les Français y auront pris pied. Nous devons bien dire et persuader que nous avons maintenant deux sor es d'ennemis à combattre, des ennemis étrangers et des ennemis domestiques de notre gouvernement. Que le peuple connaissez et apprécie ce double fait et nous sommes sûrs que nous le prouverons facile difficulté à temp ir les rangs de nos armées et à rallier le pays à la défense du drapeau en péril.

Nous ne pouvons douter que l'apparition du drapeau français sur le sol du Sud n'ouvre les yeux du peuple du Sud sur la sincère réalité de la croisade contre la liberté civile et l'indépendance nationale, croisade où il a été conduit par des chefs traîtres et rebelles.

La doctrine Monroe.

On lit dans la *France* du 13 août :

Comment sera accueillie, dans l'Amérique du Nord, la transformation qui est en voie de s'opérer au Mexique ?

Nul doute que la proclamation de l'empire à Mexico n'ait produit à Washington une impression très désagréable.

Le cabinet de M. Lincoln n'a pas attendu les derniers événements pour faire connaître son sentiment à ce sujet. Dès le 3 mars 1862, M. Seward, ministre des affaires étrangères, déclarait, dans une circulaire diplomatique, que le gouvernement des Etats-Unis verrait avec peine la forme monarchique se substituer à la forme républicaine dans la confédération du Mexique.

Ce document, malgré sa date déjà un peu ancienne, nous paraît retracer avec fidélité les dispositions actuelles du gouvernement fédéral, et indiquer l'attitude qu'il prendrait éventuellement, vis-à-vis de notre empire.

Mais si les vues du cabinet de Washington ne sont pas modifiées depuis le 3 mars 1862, en force et son prestige lui subi un changement considérable, qui frappera d'impuissance son mauvais vouloir et ses embrugeux soupçons.

La résistance du Sud l'occupera longtemps encore, à supposer qu'il en vienne jamais à bout.

CHRONIQUE LOCALE.

—James Dunn et un cocher d'omnibus, arrêtés pour s'être battus, ont été traduits devant le magistrat. On a prouvé que Dunn était pris de boisson et que sa place n'était point dans le véhicule. Il a été condamné à deux mois de prison et le magistrat a fait relacher le cocher en lui recommandant de respecter à l'avenir les officiers de police.

Le 5 Août on a surpris dans une tentative de vol un qui a injurié le propriétaire qui l'a arrêté, a été envoyé en prison pour deux mois.

Deux soldats, qui ont offert pour quatre piastres des serviettes d'hôpital qui en valaient quarante, ont été condamnés à trois mois de prison en attendant qu'ils prouvent leur innocence.

NOTÉ—Une enquête a été tenue hier sur le cadavre d'un petit garçon blanc, trouvé flottant dans le fleuve, en face de la presse de Cecyupe. L'enfant semblait âgé de sept à huit ans et avait les cheveux blonds.

FEU DE CHEMINÉE—Hier soir, le feu a éclaté dans une cheminée de la maison No 172 rue Carondelet, mais il n'y a eu aucun dommage.

LE GÉNÉRAL GRANT—Le journal officiel annonce que les docteurs Stone et Smith ont fait une visite, dimanche dernier, au général Grant et que le général pourra sans retourner à Vicksburg sous peu. Il n'était que contusionné.

INCENDIE—Le feu qui s'est déclaré dans la nuit de dimanche à lundi a avarié les dépendances de la bâtisse située à l'angle des rues Mulberry et Florida, occupée par M. Jacob Zingle et appartenant à M. C. Bouteau.

COUP DE POLICE—*Lundi matin*—Une famille de quatre personnes dont une était une beauté désespérée était accusée d'avoir insulté et assailli une dame et un enfant, leurs compatriotes. Une nuée de témoins, des femmes, des hommes, des enfants, jeunes et vieux, gros et petits, les ont s'exprimant en un anglais qui aurait fait rougir au sujet de Sa Majesté, les autres en allemand plus ou moins correct, ont voulu raconter l'affaire, tous en même temps, mais le juge, s'fayé de la perspective et déjà ahuri par le tintamarre, jeur a signifié de s'en aller au plus vite.

Frank et Jules César, jeunes Américains d'origine africaine, arrêtés hier soir, dans le Troisième District, parce qu'ils avaient dans les rues, on dit qu'ils venaient de la plantation du général Davis. On les a conduits à la Presse à centième.

Un gros homme qui avait battu sa femme et lui avait poché les yeux, a été condamné à un mois de prison.

Un soldat de haute taille, qu'un restaurateur accusait d'avoir refusé de payer la carte, a été envoyé en prison pour un mois. Il perdra en outre un mois de paie.

Un watchman accusait deux jeunes gens à cravate rouge d'avoir proféré des menaces. Il parait que le gardien de la paix publique s'était montré trop susceptible et avait même provoqué les prisonniers. Le magistrat a ordonné la mise en liberté de ceux ci.

Un soldat qui avait volé de l'argent chez une femme qu'il fréquentait, a été condamné, malgré tout ce qu'il a pu dire, à quatre mois de prison.

Napoléon Bonaparte et un autre homme de couleur qu'on a trouvés trop près des camps avec plus de whisky qu'ils n'en pouvaient boire, n'ont pas été victimes des soupçons des watchmen qui leur attribuaient l'intention de vendre le liquide aux soldats.

ENQUÊTE—M. Beach a tenu l'enquête sur le corps de Joe Kirby, l'homme de couleur, qui s'est noyé en plongeant dans la cale du *Sée*. On a trouvé le cadavre lorsque le bateau a été relevé.

Kirby est né dans le Maryland et avait cinquante ans.

☞ Nous avons reçu hier soir la communication suivante :

"Le onzième de l'Indiana, colonel Speedland, un des plus beaux régiments de la brigade de Wickersy, défilera en grand uniforme sur la Place du Cotisée, cette après-midi, à 5 heures et demie. Ce sera un spectacle militaire digne d'attention, le major-général, Thomas, l'adjud. gén. de l'armée des Etats-Unis, le major-général Washburne, et plusieurs officiers du 13e et du 19e corps de vant être présents. Le corps de musiciens militaires allemands exécutera les marches en cette occasion. Les dames et les mesieurs de cette ville, qui prennent intérêt à l'armée, se ont les bienvenues.

Le 17e régiment du corps d'Afrique, colonel Hanks, paradera sur la levée, en face de la rue Julie, ce matin, à 9 heures. L'adjudant-général Thomas, le general Banks, ainsi que d'autres officiers, seront présents.

SINGULIÈRE COMPARAISON.

Il y a trois ans, dit le New York *World*, on aurait regardé comme impossible qu'un journal américain, ayant des prétentions à la gravité et à l'intelligence, publiât un paragraphe pareil à celui-ci, émis par le New York *Times* :

"Ce que les révolutionnaires polonais demandent ce n'est pas une réforme politique, mais une indépendance nationale. Ils demandent que l'Empereur russe consente et se soumette au démembrement de son empire. Ils n'acceptent rien de moins. Les Américains qui connaissent un mouvement pareil, ne peuvent pas mettre en question le droit d'Alexandre II à le repousser."

PROJETS EN FAVEUR DE L'EMIGRATION.—Le gouvernement vient d'envoyer plusieurs agents en Europe, afin d'y activer le mouvement d'émigration vers l'Amérique. On se propose, dit à ce sujet le correspondant du *Herald*, de diriger les ouvriers vers la confédération rebelle les professions vers les Etats à esclaves, afin de contrebalancer et de réduire ensuite, à néant l'influence du parti esclavagiste.

On lit dans la *France* du 14 aout :

Mgr Lavastida, archevêque de Mexico, a été reçu, aujourd'hui jeudi, par S. M. l'empereur au audience particulière au palais de Saint-Cloud.

L'empereur s'est entretenu très longuement avec le prélat, auquel il a témoigné la plus grande estime et la plus grande bienveillance.

Mgr l'archevêque de Mexico prendra passage, le 16 août, à Saint Nazaire, sur le paquebot-poste le *Vera Cruz*, pour retourner au Mexique avec plusieurs membres de l'épiscopat mexicain, réfugiés en ce moment en France.

Nous apprenons que le général Mendoza, l'un des prisonniers de Puebla, qui a obtenu l'autorisation de résider à Paris sur parole, a fait avant-hier une visite à Mgr Lavastida, archevêque de Mexico. On assure que son entrevue avec l'éminent prélat, membre comme on sait du gouvernement provisoire, a été des plus cordiales.

(*Gazette de France*)

ED.TION D'HIER SOIR.

LES PROCHAINS STEAMERS—Le steamer *Nath P. Banks* a du partir le 29 août, et le *Columbia* le 1er septembre, de New York pour la Nouvelle Orléans, le *Morning Star* est annoncé comme devant partir le 10 septembre.

LA HAUSSE DE L'OR A NEW-YORK

Et les conférences entre Napoléon et Jeff Davis.

Le *Messager Franco-Américain*, journal radical publié à New York, contient ce qui suit :

Malgré les succès définitifs des armes fédérales devant Charleston, l'or a hausse de deux à trois pour cent, simultanément avec une légère dépression des valeurs américaines, cependant la première nouvelle de la situation désespérée du fort Sumter avait occasionné une baisse soudaine dans le prix de l'or.

Les rédacteurs des bulletins commerciaux de la presse de cette ville n'ont pas expliqué cette anomalie, mais elle en trouvées dans le *Post* une interprétation fort singulière, sinon vraisemblable. Le voici :

1. Jefferson Davis a vendu le Texas à Napoléon.

2. Le contrat de vente doit être réalisé immédiatement.

3 Le prix, qui s'élève à un certain nombre de millions, est payable en or exclusivement

4 Napoléon achète donc de l'or au marché de New-York. Il ne saurait trouver ailleurs de la monnaie métallique américaine pour effectuer son payement.

C'est en conséquence de ceci, d'après le *Post*, que l'or a hausse, et aussi en considération des achats ultérieurs que le gouvernement français sera obligé de faire afin d'achever de remplir ses engagements.

Nous doutons fort que le *Post* donne cette explication comme bien sérieuse. L'or est d'une abondance extrême en France, tellement que, s'il faut en croire le plus persuadé des journalistes, le sous fameux Michel Chevalier, on n'y verra bientôt plus d'autre monnaie. D'ailleurs, le gouvernement des confédérés serait trop heureux, dans sa détresse, de recevoir de l'or frappé au coin de l'Angleterre et de la France. Ainsi, les achats pour la place de New York pour le compte du gouvernement impérial ne sont pas admissibles.

Mais il n'est pas de même de la première partie de ces conjectures. Depuis quelques mois, toute la presse du Sud ressent d'un long cri d'appel à l'empire, et l'empire n'est pas venu à la rescousse. Le Sud a fait alors des offres réelles, les journaux de Richmond l'ont annoncé positivement. Le gouvernement, ont ils dit, achètera l'appui de Napoléon.

Mais, pour acheter, il faut avoir quelque chose à donner en paiements : De l'argent ? La Confédération n'en a pas. Du coton ? Il faut pouvoir le livrer. Que lui reste-t-il donc ? Du territoire et une vaste ambition. C'est, bien entendu, la partie du Sud qui parle.

On a été induit à penser de tous ces articles de journaux, de ces prétendues conversations diplomatiques qu'il avait été grandement question de vendre à l'empereur le Texas et tout le territoire à l'Ouest du Mississippi. Cette question eût été la base d'une alliance offensive et défensive entre la France et les Etats Confédérés, de tous points semblable au traité qui fut signé entre la France en 1778 et les Etats Unis.

NOUVELLE FLOTTE CUIRASSÉE.

Le ministère de la guerre des Etats Unis vient d'ordonner la construction d'une nouvelle flotille de navires cuirassés, sur le modèle des frégates *Dictator* et *Puritan* qui sont en armement à New York. On sait que ces navires, construits d'après le système de M. Ericsson, sont destinés à la grande tactique navale et qu'ils pourront lutter avantageusement, si les espérances des constructeurs se réalisent, contre les plus formidables navires blindés de l'Europe. La livraison de flotille dont on annonce la mise en chantier simultanément à New York, Boston, Philadelphie et Portsmouth, sera donc ostensiblement une réponse aux menaces à demi voilées de l'Europe.

La prolongation de la guerre.

Le *Whig* de Richmond publie l'article suivant dans son numéro du 21 août :

"La perte de Vicksburg et l'échec de Gettysburg sont les deux événements de l'année qui remportent le plus probable la prolongation de la guerre pour une période de temps indéfinie. En dehors des victoires que nous pouvons remporter sur les champs de bataille, il n'y a que deux moyens qui puissent conjurer les effets désastreux de ces deux coups de foudre. Ce sont les hostilités Ce ce ton ; l'intervention étrangère, ou la résistance déterminée et successive des masses conservatrices du Nord, à la faction abolitioniste qui règne à Washington Une guerre longue et prolongée deviendrait une grave calamité, mais aucun bon résultat d'aucune espèce, car plus longue sera la guerre, plus exaspérées seront tous les cœurs du Sud contre la race yankee et ses institutions. Il nous faut l'aide de la France. Nous pouvons l'acheter, faisons-le. Nous pouvons obtenir la victoire et prendre une terrible revanche sur nos ennemis."

Comme on le voit, le *Whig* est au fait de la situation dans le Nord. Il sait les désirs et les aspirations de la faction copperhead et il lui lance un appel désespéré, en l'appelant à son secours. Reste à savoir, si ceux qui ont donné leurs sympathies "morales" au Sud, s'aviseront jamais de lui offrir autre chose. *Tout est la question.* *Messager Franco Américain.*

LE BOMBARDEMENT DE LA VILLE DE CHARLESTON—Le bombardement de la ville se faisait d'une telle distance, que quelques projectiles seulement l'avaient atteinte.

"Une douzaine d'obus, dit l'*Examiner* de Richmond, sont tombés dans la partie habitée de la ville, mais la batterie, installée dans un marais à cinq milles de la cité, ne peut pas faire grand effet. Les inventeurs de l'artillerie moderne ont longtemps prétendu que la nouvelle artillerie pouvait tire nille à une telle distance. Voilà la première fois que la pratique va justifier ou réduire à néant leur théorie : aussi cette expérience se recommande t elle à l'attention."

L'*Examiner* assure que les Charlestonieos subiront le bombardement avec constance, et jente que la destruction de la ville n'est rien, si Beauregard ne permet pas aux fédéraux d'en occuper l'emplacement.

MISSOURI ET KANSAS.

La guerre des frontières du Missouri et du Kansas n'est pas officiellement dirigée désormais, ce qui ouvre la porte à tous les excès et à toutes les violences. Jim Lane opinaites des forces de son propre autorité, et a promis d'entrer dans le Missouri vers le 9 septembre. Le général Ewing a signifié à tous les citoyens de comtés miscouriens de Jackson, de Cass, de Bates et de Vernon qu'ils aient à vider les pays dans les quinze jours, et les volontaires du Kansas se chargent de surveiller eux-mêmes l'exécution de cet ordre. Dès cette semaine, un millier d'hommes se rendront dans le Missouri, afin d'y exécuter de terribles représailles. Les maisons des sécessionistes ou des habitants soupçonnés de sympathie pour le Sud seront brûlées, leurs granges détruites, leurs champs ravagés, leurs bestiaux enlevés ou tués. Les citoyens reconnus abolitionistes ou loyaux pourront garder autant de grains qu'il leur en faut pour leur consommation personnelle ou celle de leur famille ; le reste sera détruit, afin qu'ils ne soient pas portés à en remettre aux séparatistes, ou qu'on ne puisse pas leur en ravir de grandes quantités.

Quantre la disparu et il n'est guère probable qu'il puisse préserver les quatre comtés missouriens du sort dont ils sont menacés. La guerre d'extermination est commencée sur les frontières du Kansas, et les horreurs de Lawrence seront au doute dépassées dans le Missouri. Le gouvernement d'Etat est impuissant à St-Louis, et les autorités fédérales, tout occupées d'intrigues politiques, laissent les passions se déchaîner dans l'extrême Ouest sans jamais s'appliquer à les diriger. Avec des hommes tels que Jim Lane et Jackson de leur parti, et Quantrell et Vernon de l'autre il faut s'attendre à des épisodes inconnus depuis longtemps dans les guerres civilisées.

Courrier des E. U.

LORD LYONS AU CANADA.

La dépêche suivante montre que lord Lyons n'a pas fait longtemps partie de la bande Seward.

Hamilton, C. W., 25 août 1863.

Lord Lyons avec sa suite est arrivé ce soir ici, et doit partir demain pour aller à Montréal et à Québec.

Le blocus de Wilmington.

AUDACE DES COUREURS DE BLOCUS.

Une lettre récente écrite par un officier de l'escadre de blocus devant Wilmington, Caroline du Nord, dit que deux ou trois steamers étaient entrés, par jour, dans le port de Wilmington, pendant les cinq jours qui avaient précédé

Un grand steamer est entré à dix heures dans la matinée du 17. Peu de jours auparavant, un steamer de 1500 tonneaux avait fait son entrée. Ce steamer était percé pour six canons, sans compter deux canons à pivot. Il devait probablement recevoir un armement et être prêt à repartir pour la mer dans une semaine. Il est plus que l'*Alabama* et le *Florida*, et paraît avoir une grande vitesse. Le correspondant pense que ce peut être le steamer connu sous le nom de *Southerner*. Le *Nephan* et le *Cassasotis* étaient les seuls steamers de blocus capables de faire un service sérieux, l'*Froyous* s'étant mis à la poursuite d'un coureur de blocus.

(*N. Y. Herald.*)

LE GREAT EASTERN.

Ce grand navire à vapeur a souffert beaucoup dans sa dernière traversée d'Angleterre à New-York. La mer était grosse et il a fait de sérieux efforts pour se dégager des deux bateaux à vapeur enlevé et plusieurs autres ont été avariés. La pompe à vapeur de New-York No 8, qui avait été mise à bord avec l'appareil anglais, pour subir une épreuve, a été fortement endommagée et a trois roues tordues et un de ses hommes d'équipage ont eu la jambe cassée. — Il paraît d'après cela que le volume des navires ne les met pas à l'abri des tribulations maritimes.

ARRESTATION D'UN EMPLOYÉ AU DEPARTEMENT DE LA GUERRE.

On écrit de Washington que C. Edward Lester, employé dans les bureaux de la guerre, a été arrêté à Harper's Ferry, avec d'importants documens qu'il avait l'intention de communiquer à l'ennemi. Lester est fortement soupçonné d'avoir été en correspondance avec les rebelles depuis quelque temps, et il leur a à tresé sans doute des informations précieuses. Mais, tout dernièrement, un individu ayant des dépêches de quelqu'un attaché au département de la guerre fut arrêté à Brattsville par des guérillas qu'il se rendait à Richmond, et l'on croit que ces dépêches venaient de Lester. Ce dernier ayant figuré d'une manière prééminente dans les cercles politiques et littéraires, son arrestation a fait grand bruit. Lester a été connu dans un poste italien et se trouvait tout récemment encore attaché au département de l'intérieur.

DESASTRE EN MER

Nous lisons dans une correspondance du New York *Herald*

Notre marine éprouve depuis quelque temps de sérieux désastres. Le Bainbridge a coulé bas le 21, et nous apprenons maintenant qu'une terrible collision a eu lieu entre deux grosses canonnières. Ces deux navires venaient d'être doublés à grande frais et étaient dans un excellent état.

L'accident est arrivé le même jour que la perte du Bainbridge, le steamer Connecticut et le Quaker City croisaient devant New Inlet, Caroline du Nord, eaux savoir qu'ils tissent près l'un de l'autre. Ils n'en ont été informés que par le choc qui leur a fait éprouver à tous deux des avaries profondes. Si le Quaker City n'en pas été secouru par le "Connecticut" un peu moins endommagé, et que la mer soit été moins calme, il est infailliblement sombré. Il a été remorqué à Beaufort.

LE NOUVEL EMPEREUR DU MEXIQUE

La *Monitor* a publié quelques détails qu'on ne lira pas sans intérêt sur l'archiduc Maximilien d'Autriche, que l'assemblée des notables mexicains vient de proclamer empereur du Mexique.

L'archiduc Ferdinand Joseph Maximilien est né le 6 juillet 1832, et il est par conséquent âgé de trente et un ans. Il est frère de l'empereur François Joseph. Il est vice-amiral, membre du conseil de l'amirauté, commandant de la marine autrichienne, propriétaire du régiment de lanciers autrichiens, No 8, et chef du régiment prussien des dragons de Neumark, No 3.

L'archiduc Maximilien a épousé le 27 juillet 1857 l'archiduchesse Marie Charlotte-Amélie-Auguste Victoire-Clémentine Léopoldine, fille de Léopold Ier, roi des Belges.

A ces détails nous ajouterons que l'archiduc Maximilien a rempli jusqu'en 1859 les fonctions de gouverneur général du royaume lombardo-vénitien, et que dans ce poste important et difficile, il avait su mériter, malgré son origine autrichienne, toutes les sympathies que devaient inspirer aux Italiens son esprit libéral et l'élévation de son caractère.

Plusieurs journaux annoncent qu'une députation de cinq membres est partie de Mexico, le 12 juillet, pour se rendre en Europe et apporter à l'archiduc Maximilien le décret de l'assemblée des notables qui le nomme empereur du Mexique.

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT DU MEXIQUE ET LES ETATS-UNIS.

Nous lisons dans la *France* du 14 août :

La nouvelle du vote de l'assemblée des notables de Mexico a été accueillie à Washington et à New York avec un profond mécontentement. Les principaux organes de la presse ont attaqué cet acte, et un des membres du cabinet de M. Lincoln a proposé, dit-on, de protester contre l'élection du nouvel empereur, et de consacrer au Mexique le droit de se donner un gouvernement monarchique.

On assure que cette proposition contraire à tous les principes a été seulement ajournée.

Il est notoire d'un autre côté que ce vote a été parfaitement accueilli à Richmond, et que le président Jefferson Davis a décidé, sur l'avis de tous ses ministres, qu'il reconnaîtrait le gouvernement monarchique que le Mexique vient de se donner librement.

LE CORPS LÉGISLATIF EN FRANCE.— On lit dans la *Patrie* :

Des journaux étrangers, et, parmi eux, l'*Indépendance belge* et l'*International* de Londres, annoncent que le corps législatif doit être convoqué le 8 décembre. Malgré cette indication précise, cette nouvelle est inexacte.

La dissolution de la dernière législature ayant été prononcée le 7 mai dernier, c'est vers le commencement de Novembre, dans le délai de six mois, prescrit par l'art. 46 de la constitution, que le nouveau corps législatif serait au plus tard réuni.

Les réponses des trois puissances à la Russie.

On lit dans le *Constitutionnel* du 5 août :

"On parait s'être préoccupé, dans le public, des articles de certains journaux qui, dans le travail de réponse aux dernières dépêches russes, semblent avoir envisagé les détails d'exécution plutôt que le côté sérieux et essentiel.

"Deux systèmes étaient en présence : on pouvait répondre soit par une Note identique, soit par trois Notes séparées.

Le premier système avait des avantages réels qui, nous devons le dire, nous avaient frappé tout d'abord.

"Mais, il faut le reconnaître, les partisans du second système pouvaient faire valoir que, la Russie ayant adressé aux trois puissances des notes séparées et présentant des arguments différents, il paraîtrait plus naturel que chacune d'elles répondît à ce qui lui était plus spécialement adressé ; et que, d'ailleurs, en procédant ainsi, on ne faisait que continuer le système suivi jusqu'à présent.

"Ce sont ces considérations qui paraissent avoir déterminé l'Angleterre à préférer l'envoi de trois Notes. Mais ces trois nouvelles Notes doivent être remises simultanément comme les précédentes, et ce mode adopté ne porte aucune atteinte à l'union de pensée, de but et d'action, qui est plus complète que jamais."

Le Morning Herald et le *Standard* publient, le même jour, en caractère saillant, la note suivante :

"Nous avons lieu de croire qu'il y a toute probabilité d'un arrangement pacifique de la question polonaise.

"Les gouvernements d'Angleterre et d'Autriche sont complétement d'accord pour les représentations qui doivent être maintenant adressées à la Russie, et celles-ci ne sont pas de nature à provoquer une réponse de défi ou d'hostilité. Les puissances intervenantes demanderont simplement pour la Pologne ces droits assurés par les traités que la Russie a reconnus en substance, et tout porte à croire que la Russie est disposée à les concéder dans les limites des traités de 1815.

"La réponse de gouvernement français aux propositions de l'Angleterre a été probablement reçue en ce moment. Quoi qu'il arrive, il est plus que probable que la France-fera cause commune avec l'Angleterre et l'Autriche, plutôt que d'adopter une politique isolée."

DIVERS.

LAINE,—CARTES COTON,— PLATS COTES BACON,—TABAC,— THE,—SAVON

A vendre par A. F. DUNBAR, 5 sept—6f rue de la Commune No 81

FEUILLETON.

JEAN DIABLE

PAR PAUL FEVAL.

LE PROCES CRIMINEL.

I.—Suite—CONTRAT DE MARIAGE.

Suzanne vint embrasser Jeanne sans rien dire. Les deux MM. Bondon lui tendirent leurs joues.

Le vieux marquis entraina son Miremont autour de la table, et les deux fiancés restèrent seuls sur le canapé, goutés cependant par les regards pointus de Mademoiselle, de Mme Cébleutin et de l'adjointe. On les vit, la main dans la main, portant tous deux sur leur visage l'expression d'un bonheur calme et profond, échangeant parfois un sourire avec quelques rares paroles.

—M. Morin du Reposoir, fit observer l'adjointe, s'y prenait autrement que cela dans le temps.

Ça ne chauffe pas, répliqua Chamveron ; les Anglais, ça ne court jamais de peur de se caler. Si la chose n'offusque pas M. le marquis, j'offrirais à la compagnie une goutte de champagne pour ravigoter la circonstance..... Tout rond, papa Chamveron !

Le marquis fit aussitôt monter du champagne, et Miremont ravigoté ne songea plus qu'à festoyer.

A minuit, Balcomb se leva baisa la main de Jeanne, qui lui dit :

—Aimez-moi comme je vous aime, et nous aurons le ciel ici-bas !

—Partez-vous déjà ? s'écria-t-on de tous côtés.

—Il faut que la dot de ma femme soit demain à Londres, répondit Percy.

—Et mon pauvre Henri ne vous aura pas vu cette fois ! murmura M. Belcamp.

Percy ne prolongeait jamais les adieux. On le vit échanger avec lady France quelques paroles à voix basse, et se diriger vers la porte après avoir pressé cordialement la main du vieux marquis.

—Miss Temple, dit-il très simplement en passant près de Suzanne, je me chargerai volontiers de vos commissions pour Londres.

Suzanne le regarda étonnée. Il s'approcha d'elle et murmura en piquant chacune de ses paroles rapides :

—Quoi que vous puissiez apprendre, ne craignez rien, j'ai fait serment de le sauver.

La réponse ne vint pas tout de suite aux lèvres tremblantes de Suzanne. Elle voulut parler, mais déjà il s'inclinait avec une politesse froide pour se retourner ensuite et fraîchir le seuil du salon.

X.—LA DELIVRANCE.

Les nuits de Versailles sont silencieuses et désertes, mais la solitude de ses rues est surabondamment gardée par une armée de sergents de ville, dont le chef, un ancien sergent de une caserne, a un hôpital ou a un palais. Par suite de ces sages précautions, les statues de la cour royale n'ont pas encore été soustraites par les gens malintentionnés. Les maisons de Versailles qui ne sont ni palais, ni hôpitaux, ni casernes appartiennent à des bourgeois qui hésitent à laisser sortir le soir leurs femmes dans la rue, par crainte des sentinelles. Beaucoup vont jusqu'à mourir dans le célibat, et la plupart n'ont point de cuisinières, le tout par crainte et en vue du maintien de l'ordre.

Dans les larges voies, bordées d'arbres tristes, on rencontre des patrouilles et point de passants. Ces patrouilles ont arrêté le dernier chien errant, il y a plus de cinquante ans. Depuis vingt ans, elles ne trouvent plus de rats.

Elles s'ennuient à regarder des deux côtés de leur chemin les grandes et belles maisons dont les fenêtres n'ont point de lumières et dont les jardinets semient tous depuis le premier jusqu'au dernier, de rosseaubier un petit moulin pour parler du grand moulin.

Les sentinelles et les patrouilles n'aiment pas plus Versailles que Versailles n'aime les sentinelles et les patrouilles.

Un homme allant d'un pas tranquille dans la rue de la Pourvoirie, dans le Nord était calme, la lune se cachait sous des nuages unis de couleur blanchâtre. Du temps en temps, une sentinelle criait : Qui vive ? et l'homme répondait patiemment : Ami. L'homme parvenu à la rue de Maurepas pour arriver au boulevard et sortir par la porte Saint Antoine ou, pour la dernière fois, il répondit : Ami, à quelqu'un qui lui disait : Qui vive ?

La route de Marly était devant lui. Il s'y engagea, pressant au marche graduellement, jusqu'à prendre bientôt le pas de course. A un demi-quart de lieue de la porte Saint Antoine, un paysan était debout au beau milieu de la route et tenait par la bride un magnifique cheval tout selle que le cocher jardinier du château de Belcamp aurait bien reconnu, malgré l'obscurité, pour la jument anglaise du jeune Henri.

Notre homme ralentit le pas en approchant du paysan, et dit à demi-voix :

—A l'avantage !

—Que cherchez vous, bon compin ' dit le paysan qui lui remit la bride en main.

—Je cherche la fontaine.

D'un bond notre homme fut en selle. Il demanda :

—Y a-t-il des loups dans la forêt ?

—Deux gendarmes à cheval qui sont passés, voici dix minutes, répliqua le paysan.

Notre homme lui mit un louis dans la main et piqua des deux, tandis que l'autre criait :

—Bon voyage !

Notre homme était déjà loin. Une minute après, on n'entendait plus que le galop du cheval.

En 1817, on exigeait très rigoureusement les passeports sur les routes. Notre homme semblait ne point a vouloir se tenir, en le galopant franchement dans la direction suivie par les deux gendarmes. En dix minutes il eut atteint le Chenay, où tout le monde dormait, et commença à longer le grand mur de Marly. Deux hautes ombres se montrèrent bientôt sur la route : c'étaient les deux gendarmes à cheval.

Loin de s'arrêter, il poussa en monture. Les deux gendarmes tirent halte et tournèrent leurs chevaux.

—Holà ! mes braves ! cria-t-il, en éreintant une bonne bête, combien mettrai-je encore à gagner Marly-la-Ville ?

—Dix minutes, du train dont vous y allez.

—Merci, bon compin ! Et mes femme est en couches.....

—Ah ! ah ! le médecin ! fit le bon brigadier qui ajouta : Laissez passer, Thomassin !

—Grand merci, dit le cavalier, qui glissa comme une flèche entre eux deux, pourvu que je le trouve !

—Une mignonne jument, brigadier ! risqua Thomassin.

Le brigadier répondit avec autorité :

—Comment voulez vous monter en grade et faire votre chemin dans l'avancement si vous ne savez pas encore, à l'âge que vous êtes, distinguer le signalement d'un mâle d'avec l'autre sexe, chez les chevaux !

—Ce n'est donc pas une jument, brigadier !

—Tonnerre de Dieu ! s'écria le brigadier, et vous ne l'avez pas vu ! Et les malfaiteurs auraient beau jeu si il n'y avait pas un brigadier avec le simple gendarme !

Notre homme passait déjà comme un tourbillon le long de l'aqueduc, dont les voûtes formaient des cintres de pierres de taille, d'un gris. Il monta la rampe de Marly au galop, et redescendit du même train vers la Seine. La jument allait d'elle-même, sans qu'il fut besoin de l'éperon ni de la voix. La montée de Saint-Germain fut grave et la ville traversée dans une minute d'arrêt. Le gendarme et son brigadier discutaient encore sur le sexe de la bête que déjà son sabot rapide battait le